

devenaient progressivement topiques et typiques (cf. ci-après p. 475). Ils ont donné une attention particulière aux transformations qu'a subies la mise en page et aux spécificités des éditions dans les diverses langues. La première édition anglaise (London, 1502, Wynkyn de Worde) illustre par exemple le fait que la Renaissance anglaise est quelque chose de bien français (« Margaret Beaufort, première femme de la renaissance anglaise à livrer son œuvre au public »). La princesse Tudor (mère de Henri II) a travaillé elle-même à établir le texte, sur la base de l'édition lyonnaise, et on peut considérer sa version comme une paraphrase du texte de Thomas a Kempis. La traduction danoise (Kobenhavn, 1632, Salomon Sartor) illustre la popularité supra-confessionnelle de l'*Imitatio*. Les mouvements de spiritualité à l'intérieur des églises protestantes – tel le piétisme – connaissent une histoire de la réception parallèle à celle de notre famille de textes. Soulignons enfin le fait que les tenants des doctrines catholiques novatrices des XVII^e et XVIII^e siècles – le jansénisme ou le néologisme théologique – se sont aussi intéressés à la tradition que véhiculait l'*Imitatio*.

Les visiteurs de l'exposition ont pu se familiariser avec l'auteur de la première adaptation en vers du texte (Pierre Corneille, Paris, 1656, Robert II Ballard) et avec les concepteurs de quelques élaborations typographiques très particulières (Paris, 1643, Pierre Moreau : typo-calligraphique ; Anvers, 1656, Balthasar II Moretus : avec de nouvelles lettres et avec une nouvelle mise en page créées pour l'édition espagnole). Les organisateurs ont cherché surtout à montrer comment, d'une lecture de cour à l'origine, l'*Imitatio Christi* s'est transformée en ouvrage régulièrement consulté par une véritable foule de lecteurs.

István Monok, Budapest/ Szeged

Alain Bosson,

L'Atelier typographique de Fribourg (Suisse). Bibliographie raisonnée des imprimés 1585-1816,

Préface de Frédéric Barbier,

Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 2009,
560 p., ill.

ISBN 2 940058 32 7

La Suisse, cet ensemble de cantons progressivement réunis entre 1291 et 1979, peut servir d'exemple aux autres pays à plusieurs titres. La puissance de communautés fières de leur autonomie, mais en même temps prêtes à s'allier et à agir ensemble, se manifeste à l'encontre du monde extérieur jusqu'à nos jours. Cette confédération est pourtant loin d'être homogène, et elle ne l'a jamais



La vocation de Pierre et d'André, gravure de François Chauveau pour l'adaptation en vers par Pierre Corneille de *l'Imitation de Jésus Christ* (1656).

été : les cantons ne se distinguent pas seulement par leur étendue, mais aussi et surtout par la variété de leurs traditions culturelles, par leurs langues et par les appartenances confessionnelles de leurs habitants. Malgré tout, ils sont capables de faire front uni quand il le faut.

Longtemps sous domination des comtes de Kybourgs (1218-1277), des Habsbourgs (1277-1452) puis de la maison de Savoie (1452-1477), Fribourg (Freiburg im Üchtland) a rejoint l'alliance des cantons en 1481, pour échapper au joug de la maison de Bourgogne. C'est ainsi qu'il devint le premier canton francophone de la confédération. Bien que les doctrines de la Réforme – omniprésentes dans la Suisse des années 1520 – y aient rapidement fait leur apparition, Fribourg demeura toujours fidèle au catholicisme. Depuis 1524, chaque habitant du canton devait se prononcer publiquement en faveur de la foi « ancienne », tandis que, après le concile de Trente, le canton et la ville devinrent de véritables portes-drapeau de la réforme de l'Église catholique. En 1582, Petrus Canisius, docteur de l'Église, théologien et pédagogue jésuite, fonde un collège à Fribourg, renforçant ainsi les positions politiques des magistrats et des notables traditionnels du canton.

La Suisse s'est formée très progressivement – certains des cantons les plus importants ont rejoint la confédération au XIX^e siècle (en 1803, les Grisons, Saint-Gall, l'Argovie, la Thurgovie, le Tessin et Vaud, puis, en 1815, Neuchâtel et Genève) – de sorte qu'il n'existe pas une histoire suisse du livre. Certes, nous disposons de nombreuses études consacrées à l'histoire des cantons et surtout de quelques ateliers typographiques majeurs, mais les ouvrages synthétiques – et surtout un fichier récapitulatif global de bibliographie rétrospective – font toujours défaut. C'est là tout l'intérêt de l'ouvrage d'Alain Bosson, lequel constitue en outre une véritable leçon de méthodologie pour les chercheurs qui voudront suivre ses traces.

Il serait très difficile de faire entrer ce travail monumental dans un genre systématique défini. L'introduction, longue d'une centaine de pages, traite de l'histoire politique et ecclésiastique, mais donne aussi une histoire de l'édition locale de Fribourg. Elle est suivie par la présentation des publications, par ordre d'imprimeurs, de 1585 à 1816. Le modèle de description s'apparente à celui de la bibliographie rétrospective hongroise (RMNy), puisque sont précisées l'histoire éditoriale des livres et la liste de leurs exemplaires connus. Dans le même temps, l'ouvrage est un catalogue de fonds, puisque l'auteur recense les livres conservés par la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, en relevant systématiquement les notes manuscrites qu'on trouve dans quelques exemplaires. Le volume fournit en outre trente références bibliographiques que l'auteur ne connaît qu'indirectement, parce qu'elles sont mentionnées dans des études ou dans des sources d'archives, mais qu'on n'a pas repéré les exemplaires correspondants.

L'histoire de l'imprimerie à Fribourg commence en 1585. Une première période (1585-1605) voit deux maîtres s'établir dans la ville, Abraham Gemperlin (1585-1597) et Guillaume Maess (1596-1605). Parmi les quatre-vingt-huit éditions parues dans cette période, on peut observer la prédominance de la théologie et de l'apologétique (51 titres) : la dynamique de la branche s'explique par les besoins de la réforme catholique. Il est remarquable de voir que ce canton francophone n'a produit qu'un seul titre en français, contre 45 en allemand, 27 en latin et deux bilingues. Alain Bosson caractérise la deuxième période (1606-1711) comme celle du pragmatisme, les libraires de Fribourg donnant soit des titres peu accessibles ailleurs, soit des titres d'intérêt local. Étienne Philot (1606-1617), Guillaume Darbellay (1606-1651), David Irrbisch (1650-1676) et Jean-Jacques Quentz (1677-1711) publièrent au total 304 titres, surtout des livres scolaires et des occasionnels, poèmes, compliments de toutes sortes et affiches. La majorité des titres qui ont vu le jour au XVII^e siècle (277) sont latins (117), les langues allemande et française ayant alors trouvé un certain équilibre (avec respectivement 57 et 58 titres) – mais on doit aussi mentionner les dix publications en grec. Le reste, soit 35 titres, est constitué de publications en plusieurs langues. Cette période est aussi marquée par un recul spectaculaire de la théologie.

La troisième période (1711-1816) – période « équilibrée », selon Bosson – voit l'émergence des périodiques. Le déclin de la théologie se prolonge, tandis que la part des occasionnels augmente. Les deux générations de la famille Hautt (1711-1773) produisent 500 titres, tandis que Béat-Louis Piller, actif entre 1773 et 1816, se fait remarquer avec le chiffre de 1074. Comme partout en Europe, la langue française connaît alors une poussée considérable : sur 814 titres, 367 sont en français, 187 en allemand, 212 en latin, et 48 en plusieurs langues. La forte présence du latin demande une explication : sur 212 titres, 189 sont classés dans la rubrique « théologie-religion », dont 89 circulaires épiscopales et 49 cahiers de thèse des écoles locales. Au demeurant, une partie importante des publications françaises et allemandes (170 et 97) provient aussi des administrations locale et cantonale.

Au total, Fribourg a vu, entre 1585 et 1816, la publication de 1 858 titres, dont 420 livres, 581 brochures ou cahiers et 857 affiches et assimilés. La plupart des publications sorties des presses de Piller (673 sur 1 074) appartient à cette dernière catégorie.

La bibliographie / le catalogue énumère et décrit les publications dans l'ordre des éditeurs. L'auteur donne une attention particulière aux thèses d'école parues entre 1699 et 1804, aux périodiques, et aux imprimés portant l'indication fictive de « Fribourg ». Le système des index est élaboré avec le plus grand soin : la bibliographie (indiquant aussi les sites Internet qui conservent actuellement les pièces en question) est suivie de l'index des notes provenant

des anciens possesseurs des exemplaires conservés à la Bibliothèque cantonale et universitaire. On dispose aussi d'un index des titres, d'un index des noms et d'un index des auteurs et des illustrateurs.

Le domaine de l'histoire du livre vient donc de s'enrichir d'une excellente bibliographie et d'un superbe catalogue, d'autant plus que l'auteur s'est attaché à analyser la signification de son corpus en le replaçant à la fois dans le contexte de l'histoire politique et religieuse, et par rapport à l'histoire du livre et de la lecture à l'époque moderne.

István Monok, Budapest/Szeged

Un'istituzione dei Lumi: la biblioteca. Teoria, gestione e pratiche biblioteconomiche nell'Europa dei Lumi. Convegno Internazionale, Parma, 20-21 maggio 2011. A cura di Frédéric Barbier, Andrea De Pasquale,
Parma, Museo Bodoniano, 2013,
243 p., ill.

ISBN 9 788890 834707

La bibliothèque en tant que maillon de la chaîne de transmission des savoirs est une institution paradigmatique de l'Europe des Lumières. C'est ainsi que la conçoivent les participants du colloque organisé à Parme en 2011 dont les contributions sont rassemblées dans ce volume. Il est commode de reprendre la notion de « publicité » ou d'espace public proposée en ouverture du recueil pour donner un aperçu de son contenu. Certes, le modèle habermassien annoncé est amplement élargi, et c'est plutôt la pluralité sémantique du « public », telle qu'elle se construit au XVIII^e siècle, qu'explorent les auteurs, historiens et bibliothécaires. En effet, dans cette époque charnière, plusieurs modes de publicité se juxtaposent et transforment radicalement les enjeux que représentent les bibliothèques et les pratiques bibliothéconomiques elles-mêmes.

L'ouverture des bibliothèques « au public » n'est pas une nouveauté du XVIII^e siècle car les fonds ecclésiastiques, princiers ou des grands mécènes étaient souvent officiellement « publics », c'est-à-dire accessibles à des lecteurs extérieurs aux ordres religieux ou aux cours de leurs propriétaires. Les princes comme les ordres y gagnaient en prestige intellectuel et politique. Certaines bibliothèques paraissent longtemps demeurer dans ce cadre d'action bien connu, comme celle de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans étudiée par Didier Travier, celles des nobles protestants du canton des Grisons présentées par Jan-Andrea Bernhard, ou encore la bibliothèque princière de Bavière dont un